



Soul in the Hole

de Danielle Gardner

Fiche technique

USA - 1996 - 1h33

Couleur

Réalisatrice :

Danielle Gardner

Montage :

Melissa Neidech

Musique :

Bill Coleman

George Sulmers



Interprètes :

Ed «Bogger» Smith

Kenny Jones

son épouse Ronnet,

leur fille Kennyetta

**l'équipe des Kenny's
Kings et leurs adver-
saires**

**les commissaires et
arbitres des différents
matches...**

Résumé

C'est la chronique d'un été chaud à Brooklyn, et des tournois de basket de rue (Streetball) qui assistent à l'ascension d'une équipe, les «Kenny's Kings». C'est aussi et surtout l'histoire des rapports entre Kenny Jones, l'entraîneur, et son joueur le plus doué, un adolescent de dix-sept ans qu'il connaît depuis l'âge de sept ans et qui vit chez lui, son fils adoptif en quelque sorte, Ed «Bogger» Smith. Bogger est la «star» de cette équipe, celui que les filles admirent et que les autres regardent d'un œil envieux. Il vient d'une cité où, comme le dit un de ses supporters, tout ce qu'on fait, c'est tirer des

coups de feu, jouer au basket et draguer les filles et Kenny, son entraîneur, vit dans la crainte que ce garçon auquel il s'est attaché malgré tous les soucis qu'il lui cause, retourne à la rue et tombe définitivement dans la délinquance. Ainsi, de match en match, le suspense porte-t-il autant sur l'issue du tournoi que sur la question de savoir si l'amour du basket - et l'argent qu'il peut procurer à partir d'un certain niveau - l'emportera sur l'attrait d'une vie facile (vol et revente de drogue)...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Ceux qui ont vu **Hoops dreams** savent qu'un docu sur le basket ne sert pas forcément à montrer des matches et des ballons, mais aussi une société ricaines à deux vitesses où les Noirs tentent de sortir de la rue à la force de leurs smashes.

Soul in the Hole fait dans le même principe, démarrant sur une équipe de basket de rue et de Brooklyn (les Kenny's Kings) pour continuer sur le portrait de sa star «Bogger» Smith, jeune Noir étonnamment doué. Sans discours moraliste ou accusateur, cet excellent docu laisse un goût amer dans les yeux. Si on applaudit aux exploits de Bogger, on sourit moins devant le rouleau compresseur d'une société qui laisse peu de chance à ceux qui partent de pas grand-chose.

E. L.

Première - Juillet 1998

Au centre, il y a le terrain, deux paniers, deux équipes de cinq joueurs qui s'affrontent. Autour du terrain, les entraîneurs et leur entourage et, derrière des grilles, le public. Au fond, on aperçoit la rue, le quartier, Brooklyn. **Soul in the Hole** est un documentaire sur le basket de rue, un film sportif qui retrace les compétitions de l'été 1993 entre les différentes équipes de Brooklyn. Mais, justement parce que Danielle Gardner part du sport et non d'idées préconçues sur une certaine réalité sociale dont il faudrait rendre compte, c'est tout un monde qui vient à elle comme par accident. Sauf qu'il n'y a là rien d'accidentel, juste le résultat logique de la rencontre d'une cinéaste qui sait où et comment regarder et d'un sport bien particulier. Contrairement à ce que son nom laisse imaginer, le basket de rue n'a rien d'un sport improvisé, d'un simple défoulement entre copains : c'est une discipline qui possède ses codes, son histoire et ses traditions, les joueurs d'aujourd'hui n'étant jamais que ceux qui, hier encore, admiraient les exploits de leurs aînés, rêvant de passer à leur tour

de l'autre côté du grillage, dans cet espace précisément délimité, au cœur du quartier et pourtant déjà ailleurs. En tant que sport, le basket permet l'expression (par la pureté des gestes passe la fierté) et, comme spectacle, il offre une échappatoire, plaçant les joueurs au centre de tous les regards, mais avec l'angoisse d'un retour de la violence du quartier, toujours prête à reprendre possession de ce lieu à part - à plusieurs reprises, dans le film, cette peur est palpable qui met en évidence la fragilité de cet état de grâce né des matches.

C'est tout cela qu'enregistre la caméra de Danielle Gardner, qui filme les parties de basket avec autant de virtuosité que d'appétit, attentive aux gestes des joueurs, à cette débauche d'énergie et à cette impression de temps suspendu, de moment d'exception à saisir de toute urgence avant qu'il ne s'échappe, ce qui ne manquera pas d'advenir puisqu'un basketteur en extension finit inévitablement par retomber au sol. Mais, en se concentrant sur le sport, la cinéaste introduit aussi de la fiction dans son documentaire, un suspense qui va croissant alors que les tournois se succèdent et qui est d'autant plus fort qu'il préexiste au film tout en lui fournissant une trame, et des personnages dont se détachent deux stars (Kenny Jones, l'entraîneur des Kenny's Kings, et Bogger, la vedette de l'équipe) au milieu des seconds rôles (les Kenny's Kings) et des figurants (la foule, le quartier). A travers le parcours de ceux qu'elle a décidé, de façon forcément arbitraire, de suivre tout au long de l'été, c'est un mouvement qui naît et une fenêtre qui s'ouvre sur Brooklyn, que l'on sent vibrer comme jamais depuis **Do the right thing** de Spike Lee - de ce documentaire, on serait tenté de dire qu'il est aussi vrai qu'une fiction.

Aussi loin de l'ethnologie que du film bêtement mode - malgré l'omniprésence du rap, on n'a jamais l'impression de regarder une pub Nike ou un clip de Coolio -, Danielle Gardner filme cette vie qui s'offre à elle avec une familiarité

étonnante pour une «femme blanche de la classe moyenne», donc *a priori* très loin des gamins de Brooklyn. Elle ne joue pas les touristes mais s'immerge dans ce monde, toujours guidée par Kenny Jones qui, en tant qu'entraîneur, est le premier spectateur de l'action. Elle filme comme si elle était chez elle, au point que la présence de la caméra ne semble plus poser le moindre problème, avec une capacité à pénétrer le réel qui sidère, notamment dans certaines séquences hors-basket, comme celle où, dans la rue, les jeunes s'aspergent d'eau ou, plus tard, lorsqu'elle est témoin d'un début de bagarre. Cependant, Danielle Gardner n'est pas totalement dupe de cette proximité, et des interviews très formelles viennent régulièrement réintroduire de la distance et rappeler la place de la cinéaste (et du spectateur).

En cours de route, la réalisatrice trouve aussi un autre sujet, plus intime, qui s'impose peu à peu au film, lequel tourne à l'enquête sur un personnage, Ed «Bogger» Smith. L'attention se focalise sur lui, sur ses exploits de basketteur, sur son passé trouble, son présent précaire - en rupture familiale, il vit chez Kenny en quasi-fils adoptif- et son avenir incertain (la fac ou la rue). Il est celui que l'on cherche, celui dont on parle, un adolescent choisi (car la cinéaste cherche à le connaître) mais un adolescent parmi d'autres (il n'est pas l'exception, juste un individu chez qui les failles sont peut-être plus visibles). En parlant de lui, les autres parlent aussi d'eux-mêmes et ce qui se joue alors, c'est l'émergence de cette parole qui, au-delà des seuls mouvements du corps sportif, exprimerait les rêves et les frustrations de quelques individus auxquels, comme la cinéaste, on ne peut que s'attacher.

D'où la stupéfaction et la joie ressenties lorsque l'on retrouve certains joueurs, sortis de Brooklyn, sur les images télévisées de matchs universitaires d'après l'été, comme les (petites) vedettes qu'ils sont finalement devenus. D'où aussi cette difficulté que semble avoir Danielle

Gardner à quitter ses personnages, à refermer son film, qui suit Bogger dans son université en Arizona avant de revenir à Brooklyn, et qui s'achève en une succession un peu maladroite d'épilogues et de cartons informatifs. Une maladresse qui vaut toutes les élégances.

Erwan Higuinen
Cahiers du Cinéma n°525 - Juin 1998

Entretien avec la réalisatrice

Quel fut le point de départ du film ? Pourquoi le basket ?

Je voulais réaliser un film distrayant au sujet d'une communauté dont je ne connaissais rien. Revenue à New York après un séjour de cinq ans en Angleterre, je me suis aperçue que la ville était pleine de vie, mais je ne connaissais rien sur la vie de ces mômes qui étaient dans la rue. L'ambiance de New York me semblait très différente de celle de l'Angleterre. Je me suis intéressée au basket parce qu'il me semblait représenter une sous-culture, un monde particulier, avec ses propres règles et un sens de la communauté très fort. L'environnement du basket de rue est très rapide, rythmé, il bouge sans arrêt.

Cela me permettait également de faire un film sur les jeunes d'une manière différente de celle utilisée précédemment, à savoir ne traitant que de la drogue, de la violence... Ce n'était pas ce qui m'intéressait.

Qu'aviez-vous l'intention de montrer lorsque vous avez préparé le film ? Les choses sont-elles apparues d'elles-mêmes ?

Au départ, je n'avais pas d'idée précise. Je voulais combattre les idées reçues, comprendre la façon de vivre de ces jeunes, leur mode de pensée, leur mode de vie. Le film est né de la compréhension que j'ai eue de leur monde. J'espère que c'est ce que les spectateurs retiendront du film, qu'ils le trouveront agréable, émouvant, mais qu'il leur don-

nera à réfléchir.

Aux États-Unis, tout est noir ou blanc. Je m'inscris en faux contre ces stéréotypes et voulais insister sur le côté humain des personnages. Si les spectateurs s'attachent aux personnages du film, ils seront amenés à réfléchir sur les idées reçues.

Combien de temps êtes-vous restée à Brooklyn ?

J'ai préparé ce film pendant un an. Au début, j'ai essayé de lire des articles, mais il n'y avait quasiment rien sur ce sujet. J'ai abandonné et compris qu'il me fallait aller vers les gens. J'ai rencontré l'assistante d'un entraîneur qui m'a présenté l'un des joueurs.

Aviez-vous déjà à ce moment-là l'intention de réaliser un film sur le basket de rue ?

Oui, c'était le point de départ. Au début, c'était essentiellement un film sur le basket de rue, mais au fur et à mesure du tournage, c'est devenu un film sur les personnes qui le pratiquent. J'ai donc rencontré Ed «Bogger» que tout le monde connaît et, qui m'a fait rencontrer tous les autres joueurs.

C'est ainsi que Bogger est devenu le point central. Je ne voulais pas entrer en relation avec les joueurs par l'intermédiaire d'un professeur ou d'un assistant social, mais grâce à un jeune. Je ne voulais pas symboliser l'autorité à leurs yeux, mais plutôt devenir une amie ou une confidente.

Comment cela s'est-il passé avec Kenny ?

Très simplement. J'ai rencontré Kenny grâce à Bogger et j'ai très vite compris qu'il s'agissait d'un personnage incontournable. J'ai choisi Bogger car je le trouvais fascinant, imprévisible, charismatique, un gosse de la rue qui y vit tout le temps. Il est tellement authentique. Beaucoup de personnes n'avaient jamais vu cela. L'histoire de Kenny qui prend Bogger, chez lui, sous sa protection me semble extraordinaire et je devais l'utiliser. Kenny, à travers le film, est un per-

sonnage de caractère. Il est très intéressant, car il a un sale caractère, il est très démonstratif, mais en même temps généreux, gentil et doux. Il combat les stéréotypes de par sa façon d'être. En voyant le film, on oublie la caméra, particulièrement pendant les interviews. Il était très important que les joueurs se comportent de la même façon, qu'ils soient ou non devant la caméra. Cela a pris du temps, il fallait qu'ils soient en confiance : ils l'étaient, car ils savaient que je les respectais. Ils vivaient leur vie et me laissaient aller et venir comme bon me semblait. Ils sont tellement justes dans les scènes, tellement vivants qu'on a l'impression qu'elles ont été répétées.

C'est particulièrement sensible lorsqu'ils évoquent les problèmes d'argent. En France, ce sujet est plutôt tabou, dans un documentaire.

Cela prend du temps. Néanmoins, dès le début du tournage, les jeunes se sont comportés naturellement. Ils jouaient aux dés, ils pariaient... Il y avait un barbecue. Je ne voulais absolument pas les juger. Je voulais être la plus objective et la plus neutre possible pour qu'ils se comportent normalement. S'ils avaient supposé que je les jugeais, ils se seraient méfiés dans leurs réponses et ne se seraient pas montrés tels qu'ils sont en réalité.

Vous ne travailliez qu'avec une petite équipe ?

Oui. Je voulais une petite équipe de tournage, parce que cela permettait de se déplacer beaucoup plus facilement. De ce fait, il leur a été plus facile de se fondre au sein du groupe.

Avez-vous aisément trouvé des financements, avec un tel sujet ?

Le tournage s'est bien passé, j'ai reçu de l'argent, mais j'avais besoin de fonds pour le montage. Les cassettes DAT coûtaient très cher. Les financeurs voulaient que je change tout. Le film était ni didactique, ni narratif ou «barbant», mais drôle, agréable à regarder et plein d'énergie. Il

n'était pas simple de trouver des arguments. La plupart des documentaires sont constitués de petits bouts de reportage et d'interviews, ce que je ne voulais pas réaliser. Le film montre Brooklyn de façon fort différente de la vision que nous en avons habituellement, de façon beaucoup plus humaine, avec de la gaieté. J'ai découvert une communauté qui rencontrait plein de problèmes, mais dans le même temps très drôle et pleine d'énergie. Je voulais donner une image humaine des cités.

Avez-vous rencontré des difficultés particulières en tournant les scènes de basket ?

Il était difficile de savoir comment les matchs seraient filmés. Plusieurs cameramen très expérimentés sont venus, mais ils ne savaient pas comment filmer le basket. Ils voulaient prendre des grands angles, des panoramiques, mais je n'en voulais pas. Je voulais que le spectateur puisse se sentir à la place des joueurs. Il importait donc de filmer du centre du match. Ils pouvaient filmer tout ce qu'ils voulaient tant qu'ils ne dérangeaient pas le cours du jeu. J'ai réussi à trouver un cameraman qui parvenait à bien suivre l'action. Il fallait faire des zooms pendant les actions et donc trouver un endroit où poser la caméra. Il devait poser la caméra à un endroit différent à chaque jeu, en raison de l'éclairage, de l'espace. Tout était bien réfléchi. Il y avait un tableau avec le match, la date et ce que les joueurs portaient, car ils changeaient de maillot à chaque match. C'était nécessaire pour ne pas commettre d'erreur au montage, monter des situations aberrantes puisque les plans étaient mélangés. On ne sait jamais ce qui peut arriver avec autant de participants. A la fin, le cameraman était tellement bon, il connaissait tellement bien leur façon de jouer qu'il pouvait la suivre correctement. Il est doué. Au début, j'ai dû lui montrer ce que je voulais exactement. Tous les joueurs portaient des micros. On enregistrait tout ce qu'ils disaient. Je portais un

casque et entendais donc tout ce qui se passait sur le court, alors que le cameraman avait du mal à entendre. Je voulais participer au match et non rester sur les gradins. C'était difficile.

Village Voice a dit que la musique du film deviendrait l'un des meilleurs disques de rap.

La bande son a été refaite sept ou huit fois, car, comme il y avait plein de chansons, se posaient des problèmes de droit et certaines étaient éliminées.

Comment s'est opéré le choix des chansons ? Avec des DJ ?

Il y avait plein de disques, plein de cassettes - pop, années 60... -, les morceaux de rap ne devaient pas tous être identiques, ils devaient coller parfaitement aux images. Chaque chanson a son propre son. La musique devait apporter quelque chose à l'image. C'est pour cette raison que le film crée de la fiction. Chaque match a une ambiance différente. La musique n'est pas là pour remplir des «blancs», mais est appropriée à chaque situation.

Avez-vous quelque chose d'important à ajouter sur le film ?

Plusieurs personnes détestant le rap sont allées voir le film et m'ont alors demandé la BO. J'ai converti plein de gens [rires]. J'ai dû aller piocher de vieux morceaux de funk, car ils semblaient mieux coller à telle ou telle autre situation, dans près de 10000 albums - j'ai des amis qui collectionnent les disques ! Tout le monde fait la même chose sur les BO. C'est un élément supplémentaire que j'ai utilisé.

Etes-vous tentée par la réalisation d'une fiction ?

J'ai vraiment choisi de réaliser des documentaires. Ce documentaire a été très prenant. Je dois trouver un sujet qui m'intéresse vraiment pour en faire un film. Il se pourrait que j'utilise une histoire vraie pour la transformer en fiction. Le prochain film sera certainement très dif-

férent. Aucun de mes films ne peut être lié à un autre. On rencontre parfois dans les documentaires des êtres beaucoup plus intéressants que les personnages de fiction. C'est pour cette raison que je recherche une histoire qui me procurerait autant d'émotions, qui soit aussi intense que les documentaires que j'ai filmés. -

Propos recueillis par F. Vila
traduction : Virginie Grel
Dossier distributeur

La réalisatrice

Danielle Gardner est new-yorkaise, elle réalise et produit des films depuis huit ans. Elle a d'abord travaillé à Londres pour Channel Four, Thames Television et BBC, puis aux Etats-Unis pour PBS. Elle a réalisé des films traitant de sujets aussi divers que la peine de mort, le Marché Commun Européen ou encore l'espionnage pendant la Guerre froide.

Soul in the hole est son premier long métrage.

Filmographie

Moyens métrages documentaire

Last supper

Weegee

1992 and all that

Spies : in from the cold

The world this week madness

The combat film

The star

Long métrage documentaire

Soul in the hole

1996

Documents disponibles au France

CinéLibre n°50 - Juin 1998